

IL AIMAIT LES GENS

COMME LE GRAND-PÈRE QUI AVAIT SERVI LA SS avec un authentique enthousiasme et une grande confiance dans le progrès – l'homme ne rechignait pas à mettre les mains dans le cambouis, pas le genre de pépé feignasse qui restait assis à son bureau, apposait de temps en temps un tampon au bas d'un document et se dépêchait de rentrer chez bobonne et les enfants à cinq heures, non, un vrai gentleman, un spécialiste de la mise à mort sachant préserver sa vie de famille, un homme pour qui les mots « honneur » et « fidélité » avaient encore un sens, un homme doté d'une morale et d'une vision, capable de rester fidèle à cette vision, même dans les circonstances éprouvantes où nombre de ses compagnons avaient jeté leur uniforme aux orties et pris leurs jambes à leur cou, lui non, lui avait dit : « L'homme vertueux fait son devoir, l'homme vertueux ne se laisse pas aller », et il avait tiré les dernières balles de son fusil –, le petit-fils voulait servir une cause avec enthousiasme et confiance dans le progrès.

Le garçon avait appris les hauts faits de son aïeul par hasard, le jour où, empruntant de l'argent à sa mère sans demander la permission, il était tombé sur des papiers, des photos et un livre, sur lesquels, si cela n'avait tenu qu'à elle, il n'aurait jamais dû tomber.

Même pendant les affres de la puberté, il se montra un être enjoué sachant apprécier les bons côtés de l'existence. Les nuages, les pâtes, les bébés au berceau, l'odeur du vin, les vitrines pleines de beaux vêtements, les revues pleines de photos excitantes, l'art ayant résisté à l'épreuve du temps, les voitures rapides et les gens, n'oublions pas les gens, leurs jambes, bras, têtes, cheveux, nez, mains, poignets, ces poignets fins et pâles qui commencent par rosir au soleil et virent ensuite lentement au rouge. Le garçon aimait les gens, et les gens l'aimaient.

À sa naissance, la paix régnait en Europe depuis fort longtemps. La guerre était loin, en tout cas cette guerre-là, les autres aussi d'ailleurs, et, à l'époque où il avait commencé à s'intéresser aux ennemis du bonheur, les spécialistes avaient décrété que la Seconde Guerre mondiale était un chapitre définitivement clos. Un chapitre mélancolique, certes, mais clos. D'ailleurs, les guerres n'étaient-elles pas toutes mélancoliques par nature, avec leur cortège de victimes, de violences gratuites, de réfugiés ?

Le garçon ne souffrait qu'en compagnie de connaissances et d'amis moins portés à apprécier les plaisirs de l'existence. Il considérait la souffrance comme une compétence, une forme de savoir-vivre comparable à l'art de manger un crabe. Quand on connaissait la bonne façon d'extraire la chair de la carapace, on pouvait s'asseoir à n'importe quelle table en société.

Il y avait des moments, par exemple quand il se lavait les dents, où il se demandait pourquoi les autres semblaient sincèrement souffrir et pas lui. La nature est très diverse, finissait-il par se dire. Comme il y a des plantes qui se plaisent dans la jungle et d'autres qui ne poussent bien qu'en terrain désertique, il y a des gens faits pour profiter de la vie et d'autres destinés à souffrir. Il appartenait à la première catégorie.

Entre quatorze et seize ans, il avait fréquenté avec une certaine régularité une synagogue à Bâle, ville où il était venu au monde au terme de douleurs ayant duré près de vingt-quatre heures, et où il avait ensuite continué à demeurer avec ses très civils et peu loquaces parents. Entre quatorze et seize ans, il avait fait bien d'autres choses pouvant être considérées comme des actes de désobéissance. Plutôt parce qu'il estimait ces incartades normales à son âge que par besoin de révolte contre ses parents, l'école ou l'État. Sa vision du monde et le monde étaient en adéquation. Il était né sous une bonne étoile.

Le fait que le garçon ait fréquenté la synagogue était aussi une question de curiosité. À l'école, on le trouvait intelligent, sociable et appliqué. Pendant ses années d'enfance, il avait dévoré les livres du style *La Science pour tous*. Il avait joué régulièrement au petit chimiste et il possédait une machine à vapeur. Jusqu'au moment où il avait compris que sa boîte de petit chimiste n'était pas le monde, juste un modèle du monde. Un modèle distant.

C'est vers cette époque qu'il avait commencé à s'intéresser à la souffrance. Celle des hommes. Le fait que les animaux, et peut-être même les arbres et les violettes, puissent souffrir était terrible, mais ça le touchait moins. Il ne pensait pas que ce mystère puisse révéler une vérité plus profonde. De la même façon qu'il ne voyait aucun intérêt à résoudre l'énigme du régime végétarien de son père. Le brave homme ne mangeait pas de viande et pas de poisson, il semblait ne rien vouloir manger de consistant.

L'humanité souffrait, c'était sûr. Alors pourquoi pas lui ? Qu'est-ce qui lui manquait ?

Un jour, après l'école, il se posta devant la porte du service des urgences de l'hôpital local pour observer tout ce qu'on y transportait. L'après-midi était calme, mais ce qu'il vit fut suffisant.

« Ah, ah ! » dit-il. C'était bien mieux que sa boîte de petit chimiste. Il se débarrassa de celle-ci dès le lendemain. Il n'y avait que la machine à vapeur dont il n'arrivait pas à se séparer.

Il pensa pendant des jours aux blessés, aux mutilés, aux mourants qu'il avait observés devant l'entrée de l'hôpital. Ce que lui avaient dit ses professeurs était exact : le mal était un véritable problème.

À l'école, il déclarait qu'il aspirait avant tout à la beauté. Et c'était la vérité, il avait compris que la souffrance des hommes n'était rien d'autre qu'une sortie de secours de la beauté. Le prof de dessin ne pouvait pas nier que les dessins du garçon étaient remarquables. La perspective était parfois un peu ratée, mais ce défaut était à mettre sur le compte de son jeune âge, ou de son ?il paresseux.

Il ressemblait à son grand-père, bel homme au visage doux, tué lors de l'invasion du pays par les troupes russes parce que sa morale lui interdisait de fuir devant l'ennemi. Parce qu'il était fidèle à son chef, même quand on avait ouvert le feu sur lui de tous les côtés. Son grand-père avait combattu les ennemis du bonheur sous forme humaine partout où il pouvait ; il en avait tué de sa propre main plusieurs douzaines, peut-être même plus, il ne savait pas exactement. Son grand-père avait tué les ennemis du bonheur sous forme humaine comme d'autres mangent des huîtres. « Mettez-en trois douzaines, on n'en est pas à une près ce soir. » Le meurtre peut causer autant d'euphorie et de satisfaction qu'une soirée d'amour, plateau de fruits de mer et pelotage dans un hall d'immeuble compris. Son grand-père se considérait comme la dernière ligne de défense contre le judéo-bolchevisme. Et quand les ennemis du bonheur et leurs complices approchèrent de la victoire, si on peut appeler ça une victoire, son grand-père n'avait pas fui. Il n'avait pas failli à sa mission, même pendant les dernières heures de sa vie.

L'héroïsme était une tradition familiale, du côté maternel en tout cas, même si ses manifestations pouvaient prendre des formes assez bizarres.

Ainsi arrivait-il, quand ses parents étaient invités à des cocktails, que le petit-fils fouille dans les tiroirs interdits. Il relisait sans cesse le même passage du livre interdit selon lequel il n'existait dans toutes les régions du monde que trois sortes d'hommes : les guerriers, les indifférents et les traîtres. Et il comparait son visage avec celui du grand-père dont on ne parlait pas. À la maison, personne ne parlait jamais de toute façon des autres membres de la famille, même pas des oncles et des tantes occupés à combattre l'analphabétisme en Afrique. On ne parlait ni de la famille, ni de la plupart des autres sujets. L'art de la conversation n'était pra-

tiqué qu'en dehors de la maison, en savourant un bon verre de vin. Il n'y avait pas grand-chose à dire : ses parents avaient réussi à se débrouiller dans la vie en s'en tenant à cette conclusion. Et ils avaient une bien belle maison, même pour la Suisse.

Quand il se regardait dans le miroir le dimanche après-midi en tenant dans la main la photo de son grand-père en uniforme – un bel uniforme, ces gens-là avaient le sens de l'esthétique, c'était indéniable –, il ne parvenait pas à réprimer une certaine mélancolie. Comme deux gouttes d'eau. Les yeux, la bouche, les sourcils, la forme du visage. Le nez. Il n'était pas un traître, ni un indifférent, c'était un combattant.

Son grand-père aurait pu être son frère jumeau et il y avait des dimanches après-midi où il se laissait aller à lui parler. Debout devant le miroir de la salle de bains, il murmurait quelques mots à une photo jaunie. Il avait lu dans le livre que l'écrivain était « dégoûté à l'idée de devoir rester assis derrière un bureau comme un homme privé de liberté ».

« Toi aussi, tu étais dégoûté à l'idée de rester assis derrière un bureau comme un homme privé de liberté ? demandait le garçon à la photo. Cela t'a fait souffrir ? Pourquoi les gens souffrent-ils ? À quoi sert la souffrance ? Dois-je fonder un mouvement qui libère les hommes de la souffrance ? »

Ainsi parlait le petit-fils au SS mort. Il y avait aussi des dimanches après-midi où il restait d'humeur légère.

« Ne fais pas l'imbécile », aurait dit sa mère. Mais elle n'était jamais là quand son fils parlait à la photo de son père. C'était une des choses que le garçon faisait dans la plus stricte intimité. Il aimait ses parents et il voulait qu'ils puissent pleinement profiter de leur magnifique villa.

Ses professeurs et ses amis l'ont décrit comme un garçon timide. Mais quand le garçon se regardait dans la glace en tenant dans les mains les dernières traces de son grand-père, il ne se sentait pas timide. Il se disait que le matériel génétique essayait de lui faire comprendre quelque chose. La Nature – ou le Créateur – ne lui avait pas donné ce physique par hasard. Ce n'était pas simplement une supposition, c'était une certitude. Son physique recelait un message, il devait simplement le déchiffrer. Il n'était pas lui-même par hasard.

Comme c'était un garçon sensible, il avait compris que ça n'avait pas été facile pour sa mère de grandir sans père, et à vrai dire aussi sans mère : mamie avait tenu le coup seulement deux ans de plus que le IIIe Reich. De temps à autre, il posait affectueusement un bras sur l'épaule de sa mère. Ou il appuyait plus longtemps que nécessaire sa bouche contre sa joue en l'embrassant avant de se coucher. Quand il avait le temps, il l'accompagnait au supermarché et il l'aidait à porter les bouteilles d'eau minérale. C'était une faible femme, et en plus elle avait mal aux genoux quand le temps était humide.

Il peignait toujours ses cheveux sombres avec grand soin (il avait toujours un petit peigne dans la poche de son pantalon), même après les avoir teints en bleu. D'ailleurs, le seul vrai motif de cette teinture était que la jeunesse qu'il fréquentait ce mois de mai-là s'était convertie en masse à des couleurs de cheveux plus vives et qu'il trouvait de son devoir de ne pas la soutenir seulement en paroles, mais aussi en actes. Par nature, il éprouvait le besoin de mettre les autres à l'aise. Il était doué pour la politique et la diplomatie. La beauté de l'uniforme, de l'homme, de l'art. La beauté du sang, aussi.

Il adhéra à une organisation de jeunesse juive après avoir fait un rêve où apparaissait l'expression « judaïsme mondial ». Très peu de jeunes rêvaient de judaïsme mondial, et le fait qu'il le fasse le confortait dans l'idée qu'il était différent des autres. Appelé. Choisi. Marqué.

Les pupilles de l'association étaient préparés à une émigration rapide vers l'État juif et il fut accueilli à bras ouverts. L'État juif avait besoin de tout le monde.

Cet été-là, chaque fois que le temps le permettait, il sautait dans le Rhin à la fin de l'après-midi, se laissait porter un petit moment par le courant, remontait sur la berge, retournait en courant à son point de départ, puis répétait ce rituel.

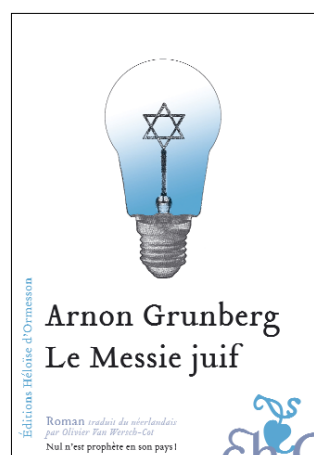
Il convainquit le directeur de l'association qu'il serait bien que tous les adhérents sautent dans le Rhin par une belle soirée pour se laisser porter par le courant. Rien de mieux que l'exercice physique pour se préparer à la vie dans un pays jeune et encore menacé.

Cette suggestion enchantait le directeur, M. Salomons. Enfin un candidat à l'émigration qui faisait preuve d'initiative.

C'est ainsi qu'on put régulièrement le voir nager avec un groupe de sionistes dans le Rhin. C'était un beau spectacle. Lui devant, et derrière une vingtaine de sionistes dans la fleur de la jeunesse. Certains un peu anxieux, d'autres balèzes et rapides. Il y avait aussi de jolies filles, modérément intéressées par l'idéologie, mais parfaitement informées des dernières tendances de la mode de plage.

Il fut enchanté de son premier contact avec le sionisme. Il ne fréquentait pas encore vraiment la jeunesse juive, mais c'était une question de temps.

Pour le moment, les séances de nage commune dans le fleuve lui suffisaient amplement. La beauté, c'est bien, mais l'homme a besoin d'idéaux qui dépassent l'esthétique. Le sionisme était un idéal qui lui allait parfaitement. Un costume sur mesure.



Arnon Grunberg, *Le Messie juif*
Roman

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007 | www.heloisedormesson.com
ISBN 978-2-35087-062-5 | 23 € | 560 pages | Distribution/diffusion Interforum